CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'AGE DE L'ADOLESCENCE;

N° 118.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 8 juin 1819, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR JULES-JEAN-BAPTISTE-GABRIEL MITAINE, de Mortain, Département de la Manche.

In juvenibus, humores ut plurimùm faciunt impetum superiora versùs, in senibus verò versùs inferiora.
BAGLIVI, Prop., l. 1, p. 483.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN, *Président.*
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES.

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Faible gage d'amour filial, d'un profond respect et d'une éternelle reconnaissance.

A MON COUSIN, MON PREMIER MAÎTRE

MONSIEUR F. GERMAIN DUMESNIL,

Chirurgien de l'hospice civil et militaire, et de la maison d'arrêt de Mortain.

Témoignage de ma vive et sincère reconnaissance et de mon respectueux attachement.

J. J. B. G. MITAINE.

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR L'AGE DE L'ADOLESCENCE.

L'ADOLESCENCE est cette partie de la vie humaine comprise entre les premiers signes précurseurs de la puberté et le terme où le corps cesse de croître et où il est parvenu à sa perfection. Cet âge commence ordinairement à onze ou douze ans pour les femmes, à quatorze ou quinze pour les hommes, et se termine chez les premières à vingt-un ans, et chez les derniers à vingt-cinq, ou environ.

Pendant cet espace de temps, l'homme sent se former en lui un nouvel ordre de sensations qui doit lui faire éprouver de nouveaux plaisirs et de nouveaux besoins. Il se fait un changement manifeste dans le système entier de ses facultés physiques et morales. L'homme commence en quelque sorte une nouvelle existence.

Exposer les principaux phénomènes qui s'opèrent chez les deux sexes pendant cette période de la vie, noter l'influence de la puberté sur la guérison de plusieurs maladies de l'enfance, et considérer d'une manière générale les maladies propres à l'âge de l'adolescence, tel est le but que je me propose dans cette dissertation.

Avant que d'entrer en matière, je pense qu'il est bon de jeter

un coup-d'œil rapide sur l'homme depuis sa naissance jusqu'à l'époque de la puberté, afin de pouvoir mieux saisir les changemens qui ont lieu dans l'âge de l'adolescence, qui doit principalement nous occuper.

Chaque période de la vie est spécialement destinée au développement de certains systèmes de l'économie animale, de certains organes ou appareils d'organes qui doivent jouer des rôles importans; de sorte que toutes nos parties n'acquièrent point à la fois le volume et l'extension dont elles sont susceptibles, mais bien par un progrès successif et déterminé : progrès pour l'ordinaire dirigé des parties supérieures vers les inférieures. Dans la première enfance, c'est surtout vers la tête et l'organe important qu'elle renferme que la nature dirige ses forces et ses mouvemens; elle y concentre le foyer d'une vie plus active et plus énergique, son volume est alors dans une proportion beaucoup plus forte relativement au reste du corps, et la tendance des humeurs y est très-marquée. Depuis la naissance jusqu'à l'adolescence, l'enfant ne fait que se nourrir, croître et se développer. Les mouvemens de composition ou d'assimilation surpassent ceux de décomposition; tout, chez lui, est employé à son accroissement. Peu à peu il étend la série de ses facultés; il se fait remarquer par une surabondance de vie, par l'activité et l'étendue du système lymphatique, par l'abondance du tissu cellulaire, qui, mou, pulpeux, contenant beaucoup de graisse, donne à ses parties ces formes rondes et potelées qui le caractérisent. L'enfant est encore remarquable par l'excessive susceptibilité du système nerveux, caractérisée par le changement rapide et presque continuel des mouvemens, par la variété des désirs, par la disposition aux spasmes et convulsions, si fréquentes pendant cette période de la vie. Mais à mesure qu'il approche de la puberté, ces divers systèmes prédominans dans l'enfance tendent de plus en plus à se mettre en équilibre; aussi les voyons-nous moins souvent être le siége des maladies.

SECTION PREMIÈRE.

Exposé sommaire des principaux phénomènes qui se passent chez les deux sexes pendant l'âge de l'adolescence.

En suivant l'ordre admis par la plupart des physiologistes modernes dans la classification des âges, l'adolescence est cette période de la vie comprise entre la seconde enfance et l'âge adulte, renfermant la puberté et la jeunesse.

L'époque de la puberté ne peut être fixée d'une manière précise, puisque le climat qu'on habite, l'éducation, la constitution, les maladies individuelles et mille autres circonstances, peuvent l'avancer ou la retarder. Dans les climats méridionaux, tels que ceux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, les hommes sont pubères à onze ou douze ans, et les femme à huit ou neuf. On lit dans la vie de Mahomet, par Prideaux, qu'il épousa Cadisja à cinq ans, et l'admit à sa couche à huit. A Alger, on voit souvent des femmes mères à neuf ans. Dans les contrées septentrionales, la Suède, la Norwège ; dans les pays froids et humides (la Hollande), la puberté est bien plus tardive. Dans le nord de la Russie, elle n'a guère lieu avant quinze ou seize ans chez les femmes, et dix-huit ou vingt pour les hommes. Elle est aussi bien plus précoce dans les grandes villes, où les habitans mènent une vie molle et oisive, fréquentent les spectacles, les grandes réunions, que dans les campagnes, séjour d'une vie moins agitée, mais plus active et plus régulière.

Les enfans en proie aux affections nerveuses, élevés délicatement, nourris avec recherche, livrés à l'étude prématurée des beaux-arts, tels que la musique, la peinture, etc., seront pubères de meilleure heure que ceux qui, assiégés par le besoin, soumis aux privations de tous genres, n'usent que d'une nourriture grossière, incapable de réparer leurs pertes. Le séjour dans des habi-

tations humides et peu aérées ; les affections morales tristes, certaines maladies de l'enfance, les scrophules, le rachitisme, et toutes les maladies chroniques, retardent de beaucoup l'époque de la puberté. M. *Alibert*, dans son ouvrage sur les maladies de la peau, rapporte que souvent la teigne retarde le développement organique de la puberté. Il cite l'observation d'un jeune homme affecté de teigne faveuse depuis son enfance, qui à vingt-un ans n'avait aucun des signes qui caractérisent la virilité. Un phénomène identique a été observé chez deux jeunes filles, l'une âgée de seize ans, et l'autre de vingt. Je me rappelle aussi avoir vu il y a plusieurs années, dans les salles de l'Hôtel-Dieu, un jeune homme d'une constitution faible, lymphatique, affecté de plusieurs hydropisies et engorgemens articulaires ; il avait pour lors vingt-deux ans, et paraissait encore appartenir au premier âge.

De tous les phénomènes qui se passent chez les deux sexes pendant cette époque, les uns sont communs, et les autres propres à chacun d'eux. Je vais d'abord parler des premiers.

Chez les deux sexes, la puberté s'annonce par un état de langueur, de malaise général, par des lassitudes, des douleurs vagues, surtout aux lombes, aux articulations ; par une espèce d'engourdissement aux aines, accompagné quelquefois de douleur ; par des céphalalgies plus ou moins fortes. Une sensation de chaleur jusqu'alors inconnue, un prurit ordinairement agréable se manifestent aux organes de la reproduction, leur sensibilité augmente ; il s'élève une multitude de petites protubérances blanchâtres, renfermant le germe d'une production nouvelle destinée à ombrager ces parties. Le son de la voix devient rauque, inégal pendant quelque temps, au bout duquel il devient plus plein, plus fort et plus grave qu'auparavant.

L'influence des organes sexuels se fait bientôt sentir dans toute l'économie ; dès-lors on doit les considérer comme un foyer d'où partent des irradiations continuelles qui vont se rendre dans toutes les parties. On voit alors se prononcer évidemment les relations

sympathiques qui existent entre les organes génitaux, le larynx et la poitrine. Les modifications qu'éprouve la voix à l'époque où ils commencent à entrer en action ne peuvent laisser douter que le larynx ne soit le siége d'un travail particulier. En effet, M. le professeur *Richerand* observe qu'à l'époque de la puberté l'ouverture de la glotte augmente dans la proportion de cinq à dix; qu'ainsi son étendue est doublée, soit sous le rapport de la longueur, soit dans le sens de sa largeur; que ces changemens sont moins prononcés dans la femme, dont la glotte ne s'agrandit guère que dans la proportion de cinq à sept; qu'ainsi, sous ce rapport, elle ressemble aux enfans, comme le timbre de la voix l'avait déjà fait présumer. Les muscles de la glotte reçoivent aussi un accroissement et des modifications sensibles qui donnent de la force à la voix. Les divers cartilages composant le larynx commencent, dès cette époque, à s'ossifier.

La poitrine reçoit aussi de grands changemens, elle se développe et s'agrandit en tous sens. Les poumons, puissamment influencés, doublent d'activité; libres dans leurs mouvemens, ils s'amplifient, activent la respiration, qui est alors grande et facile. La circulation s'opère avec une aisance et une vivacité toute particulière; le pouls est fréquent, vif et plein; le sang, plus chaud, plus oxygéné par l'augmentation d'action du système pulmonaire, arrive librement jusqu'aux dernières ramifications des vaisseaux destinés à le contenir, et va répandre à la surface du corps cette teinte vive et rosée qui la colore; souvent même il franchit les digues qui le retiennent, et les hémorrhagies nasales et pulmonaires sévissent avec violence.

L'adolescence, en faisant refluer dans le sang un principe extrêmement actif, augmente encore beaucoup la qualité stimulante de ce fluide. Le système artériel est alors dans son plus grand développement. Le cœur, plus ample, plus volumineux, plus irrité, lance avec force le sang, qui pénètre avec facilité jusqu'aux parties les plus éloignées; il porte partout la chaleur et la vie. « Nous

sentons pour ainsi dire au-dedans de nous, dit M. le professeur *Richerand,* à chaque battement du pouls, le sang qui pénètre nos parties ; et c'est de ce tact intérieur que naît le sentiment de notre existence, sentiment si vif et si intime à l'époque où la circulation épanouit ainsi tous les tissus. »

En général, tous les organes, pendant cette période de la vie, remplissent librement leurs fonctions ; la digestion est prompte, et l'assimilation parfaite.

Les différentes parties qui constituent la charpente osseuse acquièrent plus de solidité. Les os, longs, plats, composés de plusieurs pièces, se réunissent par l'ossification des cartilages intermédiaires ; les épiphyses se soudent au corps de l'os, les crêtes, les éminences d'insertion deviennent plus prononcées. C'est surtout en longueur que l'accroissement du système osseux est rapide ; aussi est-il très-ordinaire de voir à cet âge des jeunes gens gagner en hauteur quatre ou cinq pouces, et même plus, en moins d'un an. Souvent les jeunes filles croissent aussi très-rapidement ; mais, en général, leur taille reste toujours inférieure à celle de l'homme. La cavité médullaire devient de plus en plus prononcée ; la moelle perd sa fluidité, devient plus consistante, et, d'après l'observation de *Bichat,* exposée à l'air, elle éprouve des changemens différens, suivant les âges : celle de l'enfant se putréfie, tandis que celle de l'adulte rancit et jaunit. Les cartilages deviennent plus forts et moins élastiques ; tout le système fibreux se prononce davantage, et acquiert plus de densité ; il est susceptible de plus de résistance ; ce qui, en rendant les déplacemens articulaires plus difficiles, les rend aussi plus dangereux. Le périoste devient plus serré, son adhérence aux os est plus intime, et fournit un point d'insertion plus solide aux diverses parties qui viennent s'y attacher.

Les muscles augmentent aussi en force et en épaisseur ; leur tissu est plus ferme, plus rouge ; leurs contractions plus vives ; ils commencent à faire des saillies plus prononcées sous les tégumens : ce qui est bien plus marqué chez l'homme que chez la femme,

dont les formes restent toujours plus douces et plus arrondies.

L'énergie de tout le système sanguin et le grand développement du système musculaire font disparaître la prédominance des vaisseaux lymphatiques. Le tissu cellulaire diminue dans sa masse totale à mesure que les organes auxquels il sert de lien et d'enveloppe augmentent de volume ; il se condense et contient moins de graisse. Toutes les parties perdent leur mollesse, acquièrent plus de densité, une vitalité plus grande les anime, une nouvelle teinte les colore.

Le système nerveux n'a plus cette excessive susceptibilité du premier âge, qui disposait tant l'enfant aux convulsions. Cependant le cerveau et tout le système nerveux ne restent point étrangers à l'impulsion communiquée à toute l'économie, la nouveauté des idées, des désirs, des affections morales vives, l'étendue de la mémoire, la fécondité de l'imagination, la susceptibilité de tous les organes des sens, nous en offrent des preuves bien sensibles. Mais il est surtout une partie de la masse encéphalique dont l'accroissement paraît être remarquable à l'époque de la puberté; je veux parler du cervelet, dont le développement est marqué par l'élargissement de la nuque, par la saillie plus prononcée de la protubérance occipitale externe. M. le docteur *Gall* admet un rapport spécial entre cette partie cérébrale et les organes sexuels, et pense que ces derniers sont soumis à l'action du cervelet, qu'il appelle *leur organe législateur.*

A l'époque de la puberté, des glandes d'un nouvel ordre qui étaient restées dans un sommeil profond s'éveillent, entrent en action, et manifestent leur influence sur toute l'économie. « On dirait le plus souvent, observe *Bichat,* qu'elles sont, dans le mécanisme de nos actions morales, le balancier qui met tout en mouvement. » Le système glanduleux, qui, dans l'économie animale, forme un tout distinct dont les différentes parties communiquent entre elles et se ressentent de leurs affections mutuelles, éprouve aussi un ébranlement général. Celles du cou, des aisselles,

des aines, se gonflent, et deviennent souvent douloureuses. Ce n'est pas seulement chez les filles qu'on a vu les glandes mammaires se gonfler et devenir douloureuses; on les a vues aussi, chez des jeunes gens, fournir un fluide séreux, blanchâtre, présentant les caractères physiques du lait. En général, les glandes perdent de leur mollesse, leur tissu se resserre, se durcit; celles destinées à élaborer les matériaux de la nutrition sont toujours très-développées, et douées d'une très-grande énergie; il en est quelques-unes qui, très-volumineuses dans les premières années, finissent par disparaître avec les progrès de l'âge.

Les membranes muqueuses jouissent aussi d'un très-haut degré de vitalité; leur couleur est plus rouge; en général, pendant l'âge de l'adolescence, il y a une disposition bien marquée aux hémorrhagies due à l'énergie de la circulation et à la pléthore artérielle, qui le plus souvent existe alors. Les membranes séreuses n'éprouvent pas de changemens bien remarquables : cependant celles de la poitrine paraissent être influencées par le travail qui se fait dans cette cavité, et sont souvent affectées.

La peau s'épaissit de plus en plus; mais son tissu à cette époque est encore très-souple; le sang pénètre avec facilité ses nombreux vaisseaux, et lui donne le beau coloris dont elle brille; la transpiration cutanée est aussi plus abondante que dans l'âge adulte et la vieillesse, et l'absorption est plus prompte et plus facile; aussi a-t-on remarqué que c'était pendant l'adolescence, et surtout pendant l'enfance, que les maladies contagieuses se gagnent le plus facilement.

La résorption de la liqueur séminale paraît donner à la transpiration cutanée cette odeur particulière qu'on lui remarque. Le système pileux signale aussi sa vigueur; le duvet fin et cotonneux qui couvre certaines parties du corps prend plus de force et d'épaisseur.

A ces phénomènes généraux, communs aux deux sexes, se joignent ceux propres à chacun d'eux.

Le jeune homme, en avançant vers l'âge de la puberté, éprouve des sensations qui lui étaient jusqu'alors inconnues; il recherche ce qu'il ne connaît point ; plongé dans de profondes rêveries, il perd pour quelque temps la vivacité et la pétulance qui le caractérisaient dans son enfance; il aime à être seul; étonné du changement subit qui s'opère en lui, il sent palpiter son cœur, et pousse de longs soupirs. *Il est timide*, dit Cabanis, *parce que la nature des désirs qu'il ose former l'étonne lui-même, et que la défiance de leurs succès le déconcerte.* Bientôt un appareil d'organes sort de l'engourdissement où il avait été jusqu'alors. Le premier effet qui en résulte est une impulsion générale vers des goûts et des désirs nouveaux.

> Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs;
> Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
>
> Boileau.

Souvent, en entrant en action, les organes sécréteurs de la semence se gonflent, deviennent douloureux, augmentent de volume, s'éloignent de l'anneau inguinal par l'allongement du cordon des vaisseaux spermatiques. Le pénis se développe davantage, la peau qui recouvre ses parties perd sa blancheur, prend une teinte brunâtre. Toutes les autres parties éprouvent aussi de très-grands changemens. La poitrine et les épaules s'élargissent; le larynx se développe, la glotte acquiert beaucoup d'accroissement, le son de sa voix est plus fort, plus étendu que celui de la femme, qui conserve toujours plus de douceur et de flexibilité. La physionomie du jeune homme devient plus hardie; ses yeux, plus expressifs, brillent d'un nouvel éclat ; la barbe, attribut de la virilité, ajoute encore à la noblesse de son visage. Le système pileux se développe, et recouvre une grande partie de la surface de son corps, indice de l'énergie et de la force ; la peau, moins blanche que chez la femme, prend une teinte brune; les muscles se dessinent avec

force, moins cependant que dans l'âge adulte; les formes restent toujours plus arrondies et plus régulieres.

L'adolescent éprouve dans ses organes un surcroît de vigueur, sans cesse excité par des impressions nouvelles; une vie tranquille et monotone est un supplice pour lui; il sent le besoin d'exercer ses membres pour dissiper la surabondance de vie qui l'anime. Rien ne lui paraît difficile, il brave tout danger, tout obstacle; il aime le tumulte, les voyages; tout pique sa curiosité. De tous les exercices qui le charment, la chasse est celui auquel il se livre avec le plus de passion; il en supporte les fatigues avec courage, des journées entières ne suffisent pas pour calmer son ardeur. Les chevaux font aussi ses délices; on le voit avec intrépidité monter les plus fougueux.

Imberbis juvenis, tandem custode remoto.
Gaudet equis, canibusque et aprici gramine campi.

HORACE.

Ce bel âge est étranger à toutes les passions concentrées qu'amène une période de la vie plus avancée. Le jeune homme est animé des seules passions douces, expansives; vivant hors de lui-même, il ne se repaît que de tendres affections. L'amour le soumet avec d'autant plus de facilité à son empire, que c'est l'âge des illusions et de toutes les idées romanesques; il devient l'amant le plus ardent et le plus passionné, mais son organisation l'empêche de joindre la constance à l'amour. La gaîté, la franchise sont peintes dans ses traits. C'est aussi le temps où l'amitié est vive et durable; elle se conserve souvent jusque dans l'âge le plus avancé: voit-on jamais les vieillards parler sans émotion de leurs anciens amis, se rappeler sans plaisirs les liaisons de leur jeunesse?

Tous les changemens que le jeune homme éprouve à l'époque de la puberté, tant au physique qu'au moral, dépendent évidem-

ment de l'influence des organes de la reproduction. Cette vérité ne peut être mieux démontrée que par les phénomènes qui se passent chez les êtres infortunés qui en sont privés accidentellement, ou par la plus barbare des opérations usitée encore en certains pays. Ils n'éprouvent aucune de ces heureuses modifications que nous avons observées ; leur corps continue de croître, mais leurs formes deviennent massives et pesantes, leurs articulations très-volumineuses ; le tissu cellulaire, très-abondant, se gorge d'une grande quantité de graisse ; leurs muscles n'ont aucune force ; leur figure aucune expression, elle n'est recouverte que de poils rares et disséminés ; déchus au physique et au moral, la mollesse et la timidité constituent leur caractère. « Les eunuques, dit *Cabanis*, sont faux et lâches, parce qu'ils sont faibles ; envieux et méchans, parce qu'ils sont malheureux. » *Hippocrate*, en parlant des Scythes, que l'habitude de monter à cheval rendait impuissans, nous rapporte que leurs articulations devenaient volumineuses, qu'il se faisait des fluxions vers les membres inférieurs, et qu'ils étaient obligés de quitter les travaux propres à leur sexe pour se renfermer avec les femmes, et se livrer aux mêmes occupations. « *Adhuc quoque plerique Scythæ eunuchi fiunt, et munia muliebria obeunt, ac velut mulieres factitant et loquuntur ; vocanturque hi evirati.* » Mais maintenant on n'a plus autant à redouter ce terrible effet de l'équitation : rendue plus facile par le secours des étriers, au lieu de nuire à la santé du jeune homme, elle est un moyen puissant de fortifier ses organes.

Les phénomènes physiques et moraux qui s'opèrent chez la femme à l'époque de la puberté ont de tout temps occupé les auteurs les plus célèbres. *Buffon*, *Roussel*, etc., en ont tracé le tableau avec autant de fidélité que d'éloquence ; aussi n'essaierai-je pas après eux de peindre l'état touchant de la jeune fille à l'époque de la puberté. Une teinte de mélancolie est répandue sur tous ses traits ; elle n'ose plus se livrer à l'abandon de l'enfance, une vraie pudeur orne et couvre son front ; elle a des caprices, des inégalités

d'humeur, des désirs sans savoir quel en est l'objet; elle fuit le tumulte; la solitude a pour elle les plus puissans attraits.

> C'est un bois qui lui plaît; c'est un désert qu'elle aime:
> Son cœur, plus recueilli, jouit mieux de lui même;
> La nature un peu triste est plus douce à son œil;
> Elle semble en secret compatir à son deuil.
>
> DELILLE.

Pendant l'âge de la puberté, que *Buffon* appelle *le printemps de la vie, la saison des plaisirs,* la jeune fille éprouve dans son organisation des changemens non moins intéressans que ceux que nous avons observés chez le jeune homme. Jusqu'à cette époque, tout le système de la reproduction participait peu à l'accroissement et à la sensibilité générale; mais alors il sort de l'engourdissement où il a langui. L'utérus devient un centre de fluxion, les humeurs y arrivent de toutes parts, le pénètrent, en changent la consistance, le volume et les dimensions; il devient plus grand, plus mou, plus arrondi; sa face interne, blanchâtre chez la jeune fille qui n'est point encore réglée, et chez la femme qui a franchi l'époque critique, devient le siége d'une nouvelle exhalation, elle présente alors une couleur rougeâtre.

L'écoulement menstruel est ordinairement annoncé par tous les signes qui indiquent la plénitude du système circulatoire, chaleur vague, surtout au visage; efflorescences cutanées, légers accès de fièvre éphémère angioténique, hémorrhagies nasales, sommeil interrompu par des rêves fatigans, pesanteur de tête; les yeux sont ordinairement caves, battus, entourés d'un cercle livide plus marqué à la paupière inférieure; la tendance des humeurs est surtout très-marquée vers l'utérus; une sensation de chaleur, de pesanteur se fait sentir aux parties sexuelles, au dos, aux lombes; un sentiment d'engourdissement se répand dans tous les membres, les seins se gonflent, l'aréole et le mamelon prennent une teinte brunâtre. Chez plusieurs femmes, on observe quel-

quefois des mouvemens spasmodiques, des caprices, des inégalités d'humeur, des goûts bizarres ; elles sont plus irascibles, plus susceptibles d'émotion. Ordinairement l'apparition du flux menstruel est précédée et suivie, pendant quelques jours, d'un écoulement séreux, rougeâtre, peu abondant. Aussitôt que le sang paraît, tous ces phénomènes disparaissent, tout rentre dans l'ordre, le calme renaît : la jeune fille est alors propre à remplir le vœu de la nature. Cependant il est des exemples de femmes devenues mères sans avoir jamais été réglées. *Rondelet* et *Joubert* en rapportent chacun un : le premier, celui d'une femme qui eut douze enfans, et le second celui d'une autre qui en eut dix-huit. Des symptômes à peu près semblables, mais ordinairement bien plus légers, annoncent le retour du flux menstruel, qui revient à des époques indéterminées ; souvent il est plusieurs mois, et même des années entières sans reparaître ; mais il tend toujours de plus en plus à prendre cette périodicité qui lui a fait donner le nom de *mois*, de *règles*, etc.

La nature a attaché une telle importance à la menstruation, que, si cette évacuation ne peut avoir lieu à l'époque qu'elle a assignée, les accidens les plus graves se manifestent. « La menstruation est dans la femme le signe et, pour ainsi dire, la mesure de la santé : sans elle la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, l'âme tombe dans la langueur, et le corps dans le dépérissement. » (*Roussel.*) La direction des mouvemens vitaux ne porte point entièrement sur l'utérus, ses annexes participent aussi au changement général ; les ovaires, peu volumineux dans l'enfance, se gonflent, prennent de l'accroissement à l'époque de la puberté, diminuent de volume, et se flétrissent lorsque la femme n'est plus apte à concevoir ; les trompes se développent, les nymphes deviennent plus grosses, plus saillantes. *Cabanis* pense que la métamorphose que subit la femme à l'époque de la puberté se fait par l'influence des ovaires, et par celle du fluide éminemment vitalisé qu'ils paraissent sécréter, et qui porte une excitation nou-

velle dans toutes les parties. Les mamelles, liées par une étroite sympathie avec les organes sexuels, se ressentent promptement de la révolution générale, augmentent de volume, s'élèvent, et prennent ces formes rondes et gracieuses qui invitent tant à l'amour; l'aréole et le mamelon deviennent rouges; le mamelon acquiert une vive sensibilité qui sympathise avec les organes utérins. Les os du bassin, destinés à contenir et à protéger l'utérus, s'évasent, se consolident; le sacrum et le coccyx se courbent, et le bassin acquiert alors les dimensions nécessaires à l'accouchement : c'est surtout le diamètre transversal qui paraît le plus augmenter à cette époque. Les cavités cotyloïdes sont très-écartées, ainsi que l'extrémité supérieure des fémurs; le centre de gravité, ayant alors plus d'espace où se balancer, donne à la femme cette démarche particulière et gênée qu'on lui remarque, surtout dans la course. Ce qui a fait dire à *J. J. Rousseau* que « les femmes ne sont pas faites pour courir; c'est la seule chose qu'elles fassent de mauvaise grâce. » Chez la femme, le squelette est en général plus frêle, plus mince que chez l'homme; les os plus blancs, plus légers; les crêtes et les éminences moins prononcées; la clavicule est plus longue et moins courbe; les os du bassin plus larges et plus évasés; les fémurs plus courts et plus recourbés, ce qui, joint au grand développement des hanches, fournit des points d'insertion plus nombreux aux muscles qui s'y attachent : de là, chez la femme, les formes plus prononcées des parties que ces muscles constituent. Tout le système cellulaire éprouve un ébranlement général; il s'arrange et se modifie dans toutes les parties du corps, remplit les interstices des muscles, et donne aux membres ces contours fins et moelleux qui caractérisent le sexe.

La peau, chez la femme, est aussi plus douce, plus délicate, son tissu plus fin. A l'époque de la puberté, l'énergie de la circulation lui donne ce beau coloris dont elle brille, et qui se répand d'une manière si agréable, surtout sur quelques parties du visage : les joues et les lèvres prennent une teinte vermeille. « Tout s'anime

chez la femme ; ses yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat et de l'expression ; tout ce que les grâces naïves et légères ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur brille dans sa personne. » (*Roussel.*) Le système pileux, chez la femme, est bien moins répandu ; mais sa chevelure est plus longue et plus fournie, et ne se perd que dans un âge très-avancé.

En général, dans la femme, tous les organes sont moins volumineux, ont une délicatesse plus grande, les parties extérieures une forme plus douce; le système musculaire est peu développé : de là sans doute leur antipathie pour les travaux pénibles et pour tous les exercices violens : le système nerveux jouit d'une susceptibilité plus grande que chez l'homme ; ce qui a fait dire à M. le professeur *Hallé* que la femme était la partie nerveuse du genre humain, et l'homme la partie musculaire. Chez la femme, tous les organes des sens ont une activité plus grande ; elle a l'œil plus vif, plus pénétrant, le tact plus délicat, l'ouïe et l'odorat plus fins, le goût plus exquis. La femme ne nous présente pas non plus ordinairement ces passions fortes et violentes que l'on rencontre plus souvent chez l'homme; les passions douces, telles que la pitié, la bienveillance, l'attendrissement et l'amour, sont celles qu'elles éprouvent le plus souvent : elles sont aussi les plus analogues à sa constitution.

SECTION II.

Influence de la puberté sur la guérison de plusieurs maladies de l'enfance.

Nous venons d'esquisser bien faiblement les principaux caractères de l'âge de l'adolescence ; examinons maintenant d'une manière rapide les maladies de l'enfance, qui, par les changemens que la révolution de la puberté fait subir à l'organisation, se guérissent spontanément, ou du moins à l'aide d'un traitement ap-

proprié, font des progrès rapides vers une terminaison heureuse ou une amélioration sensible.

Les anciens, qui pensaient que le corps se renouvelait tous les sept ans, avaient observé qu'il se faisait des changemens singuliers dans l'économie animale à ces époques; que souvent des maladies qui avaient duré jusqu'alors se guérissaient d'une manière spontanée, et que le corps devenait susceptible d'en contracter de nouvelles : ils nommaient *climatériques* chaque septième année, et lui attribuaient une très-grande importance. Cette doctrine, puisée par *Pythagore* chez les Egyptiens, a été celle d'un grand nombre de médecins recommandables. Quoiqu'il soit incontestable que souvent les révolutions des âges coïncident avec ces prétendues années climatériques, on est loin maintenant d'y attacher autant d'importance.

De toutes les révolutions qui s'opèrent en nous, aucune n'est plus frappante et aussi générale que celle qui a lieu à l'époque de la puberté; l'équilibre entre les divers systèmes tend à s'établir, leur prédominance s'efface, et la supériorité passe dans d'autres parties. C'est ainsi que, par l'énergie de la circulation et le grand développement du système musculaire, la prédominance dont jouissaient les vaisseaux lymphatiques s'efface; le tissu cellulaire se condense, et le système nerveux perd de son excessive susceptibilité.

Au début de l'adolescence, souvent on obtient la guérison de beaucoup de maladies dépendantes d'une constitution scrophuleuse, telles que les engorgemens des glandes du cou, de la mâchoire, et autres; les tumeurs blanches des articulations, les ophthalmies scrophuleuses, divers écoulemens de même nature. Souvent alors les ulcères scrophuleux se cicatrisent, les foyers provenant d'abcès froids, de caries profondes, se détergent. Divers catarrhes chroniques, le dévoiement, la leucorrhée, le coryza, l'otite, et autres, se terminent. M. le professeur *Richerand* rapporte, dans sa Nosographie chirurgicale, avoir aussi observé plusieurs

guérisons spontanées de fistules lacrymales chez des enfans à qui on administrait les remèdes usités dans le traitement des scrophules. A l'occasion du prognostic des fistules lacrymales, les auteurs mentionnent aussi les récidives plus fréquentes, lorsqu'on opère avant la puberté.

Hippocrate dit que les changemens d'âge influent d'une manière particulière sur la cessation de l'épilepsie. Il en attendait la guérison à l'époque de la puberté; mais, lorsqu'elle n'avait pas lieu à cette époque, il n'espérait plus : *quibus epilepsiæ ante pubertatem contingunt, mutationem habent. Quibus verò accidunt, vigenti quinque annos natis, his plerumquè commoriuntur* (sect. 5, aph. 7.) Toutes les épilepsies ne sont pas guéries par la puberté : l'épilepsie tenant à une cause idiopathique, ou existant depuis long-temps, ne présente guère de chances de guérison. *Baumes*, dans son traité des convulsions de l'enfance, regarde cette affection comme incurable, lorsqu'elle est survenue après l'âge de dix ans, et lorsque les accès sont très-fréquens. Trop souvent, comme le remarque Triller, *morbus comitialis sæpè omnem et artis et naturæ virtutem eludens, ad ultimum vitæ terminum perdurare solet. (de Morbis pub. solutis.)* Les affections herpétiques disparaissent aussi quelquefois à la puberté, ainsi que les gales anciennes et les érysipèles périodiques, etc.

Les convulsions deviennent de plus en plus rares : la danse de Saint-Guy, la migraine, qui attaque souvent périodiquement les enfans, disparaissent aussi par la révolution de l'âge. L'incontinence d'urine est aussi moins fréquente, la vessie moins irritable; les affections vermineuses sont plus rares; la tendance des humeurs devenant moins forte vers la tête, souvent la teigne qui a résisté jusqu'à cette époque se guérit spontanément.

Chez les femmes, par la dérivation que produit le flux menstruel, diverses hémorrhagies, l'épistaxis, l'hématémèse, l'hémoptysie, qui pouvait faire craindre la phthisie pulmonaire, cessent, ainis

que les éruptions du visage, si fréquentes lorsque la menstruation a peine à s'établir.

C'est aussi à l'époque de la puberté qu'à l'aide d'un traitement convenable on parvient à arrêter les progrès de plusieurs lésions vitales et organiques des os, telles que l'exostose, la carie, l'ostéosarcome, la nécrose, le rachitis. Les gibbosités sont ordinairement fixées à cette époque comme elles resteront toujours. Enfin combien d'individus ne sont redevables qu'aux secousses qu'une puberté orageuse produit dans l'organisme, de la plus heureuse constitution! Leur enfance n'avait été qu'une longue maladie, une série de langueurs contre lesquelles la nature, aidée par l'art, n'avait pu déployer que des efforts impuissans. On a vu des impubères assez faibles d'esprit pour ne pas savoir parler distinctement, ni rien retenir, et qui, arrivés à l'époque de la puberté, changeaient tout à coup, devenaient capables de se livrer à l'étude des sciences et des arts, et d'occuper enfin un rang honorable dans la société, etc.

SECTION III.

Maladies propres à l'âge de l'adolescence.

Chaque âge ayant sa constitution propre, et imprimant aux forces de l'économie des déterminations différentes, il s'ensuit que chaque âge doit avoir aussi ses maladies particulières, dans lesquelles la nature affectera des modes variés dans ses efforts de réaction, des tendances diverses pour les crises. Il est cependant des maladies susceptibles d'atteindre tous les âges; mais, à la vérité, non sans éprouver de la part de chacun d'eux quelque influence, qui ne laisse pas de leur imprimer des variétés, soit dans leur marche, soit dans leurs symptômes, soit dans leurs résultats.

Chaque époque est spécialement remarquable par des phé-

nomènes qui dépendent d'une action plus prononcée dans certains organes, ou dans certains appareils d'organes. C'est à l'énergie de ces appareils organiques, qui leur donne sur le reste de l'économie une sorte de supériorité, désignée sous le nom de *prédominance*, qu'on doit rapporter la série des affections qui sont propres à chacune de ces époques. En effet, dans l'enfance, nous avons observé que c'était surtout vers la tête que la nature dirigeait ses forces, que le système nerveux était d'une susceptibilité exquise, le système lymphatique et le système cellulaire très-développés; aussi voyons-nous les maladies de cet âge attaquer principalement la tête, et siéger dans ces divers systèmes. Pendant l'adolescence, la nature dirige ses forces vers d'autres points; elle est occupée du développement d'un nouvel appareil d'organes, dont l'influence modifie toute l'économie; mais en même temps il se fait un travail particulier dans la poitrine; le système artériel est dans son plus grand développement : les maladies les plus fréquentes alors sont en général toutes les inflammations aiguës, et surtout celles des organes pulmonaires.

Dans l'âge mûr, les organes gastriques ayant la plus grande action, le système veineux abdominal étant très-développé, se présentent ordinairement toutes les affections des viscères abdominaux et les hémorrhoïdes. Enfin, dans la dernière période de la vie, les membranes muqueuses sont généralement affectées, et plus particulièrement encore l'appareil urinaire.

L'âge de l'individu détermine donc le siége des maladies; elles portent toujours, ce qui est fort remarquable, sur le système, l'organe et la région qui prédominent. Le résultat des causes accidentelles varie aussi suivant les âges. Le froid, par exemple, qui est une des causes les plus fréquentes de maladies, en déterminera pour l'ordinaire de différentes, suivant l'âge où se trouvera l'individu sur lequel il agira : le plus souvent chez l'enfant on observera des convulsions; chez l'adolescent, une phlegmasie du poumon; chez l'adulte, une maladie du foie; enfin, chez le vieillard, un catarrhe vésical.

Si, comme nous l'avons vu, la puberté apporte les plus heureuses modifications dans l'économie; si plusieurs maladies de l'enfance se guérissent spontanément à cette époque, combien ne s'en développe-t-il pas qui, pouvant être promptement mortelles, réclament les soins les plus prompts et les plus assidus! *Etiam, si variæ hominum ætates certas ob causas, certis præ cæteris ætatibus obnoxiæ sunt morbis, nulla tamen meo quidem indicio, pluribus aut gravioribus exposita est, quàm ætas juvenilis.* (Heister, *de morb. adolesc.*) Rarement la puberté se passe sans orage, sans que le corps n'éprouve de vives secousses, et sans que le juste équilibre des fonctions qui constitue la santé ne se trouve au moins momentanément dérangé. Les maladies qui surviennent à cette époque sont d'autant plus dangereuses, qu'elles frappent sur les bases de l'organisation qui tend à s'établir. Cette époque de la vie mérite d'autant plus de fixer l'attention du médecin et des parens, soit pour combattre les maladies qui peuvent exister, ou prévenir celles qui tendent à s'établir, qu'elle décide souvent de la santé et du bonheur pour le reste de la vie.

Pendant l'adolescence, le sang ayant acquis de nouvelles propriétés, le système sanguin artériel étant dans son plus grand développement, la respiration comme embrasée, il se fait en quelque sorte une pléthore générale. Cet état doit nécessairement influer sur le caractère et la marche des maladies de cet âge. En général, elles sont toutes inflammatoires, d'un caractère aigu, et le plus ordinairement se jugent par des écoulemens sanguins plus ou moins abondans.

Aux approches de la puberté, il y a une disposition très-marquée à contracter des rhumes; les esquinancies semblent former alors les intermédiaires entre les maladies de la tête et celles dont la poitrine doit devenir le siége. Le travail qui se fait dans le larynx à cette époque ne peut-il pas, jusqu'à un certain point, nous rendre raison de la fréquence des angines tonsillaires, laryngées ou pharyngées, seules ou compliquées de phlegmasies cutanées? Car

je ne dois point oublier la *scarlatine*, qui est si commune alors, et qui paraît se rattacher aux angines, puisqu'un de ses principaux caractères consiste dans l'inflammation de la muqueuse laryngée.

Dans l'adolescence, ainsi que l'a remarqué le célèbre *Stahl*, c'est principalement la poitrine qui est le siége des maladies : *Circa tempus adolescentiæ floridæ frequentiores, circa pectus ingruunt affectus, tusses siccæ, efferæ, aut humidæ quoque, acres et impetuosæ raucedines, asthmatha convulsiva, dolores rheumatici circa scapulas, thoracem, humeros, cervicem, palpitationes cordis.* Hippocrate admet aussi des maladies propres à chaque âge. Parmi celles qu'il attribue spécialement à l'âge de l'adolescence, les plus graves se rapportent encore à la poitrine, telles que l'hémoptysie, la phthisie pulmonaire. Les maladies de cet âge affectent donc principalement les organes pulmonaires : c'est à cette époque que prédomine le système de la circulation artérielle, et que se prononce le véritable tempérament sanguin, annoncé par les hémorrhagies, qui sont très-fréquentes, et affectent d'une manière particulière les membranes muqueuses qui tapissent les fosses nasales et les bronches. L'épistaxis est très-fréquente ; elle se renouvelle au moindre exercice ; mais elle est loin d'être aussi dangereuse que l'hémoptysie, qui tend toujours à devenir habituelle et à altérer un organe dont les fonctions sont continuelles. Plus qu'à toute autre époque, certains organes sont disposés à prendre des directions vicieuses : c'est alors surtout que l'on doit craindre la phthisie pulmonaire, maladie qui est sans contredit une des plus graves, et contre laquelle les secours de l'art sont le plus souvent impuissans. De toutes les espèces de phthisie dont la révolution de la puberté peut hâter le développement, la phthisie tuberculeuse est certainement la plus fréquente, soit qu'elle tienne à l'existence du vice scrophuleux ou à une disposition héréditaire. A l'époque de la puberté, les glandes du poumon sont le siége d'un travail particulier, et les vaisseaux sanguins éprouvent toujours une pléthore dangereuse, etc.

La disposition à la phthisie pulmonaire s'annonce, en général,

par une poitrine mal conformée, ressèrrée, par une grande susceptibilité nerveuse, par un cou long, une peau fine et délicate, par la coloration partielle du visage, des pommettes ; les omoplates sont élevées ; les malades sont essoufflés au moindre mouvement ; ordinairement ils ont une toux sèche, avec hémoptysie à la moindre excitation ; enfin, au bout d'un temps plus ou moins long, de nouveaux symptômes, tels que la fièvre hectique, les crachats purulens, etc., viennent confirmer cette funeste maladie.

Dans l'âge de l'adolescence, le catarrhe pulmonaire, la pleurésie, et surtout la péripneumonie, se manifestent aussi souvent, et dépendent pour l'ordinaire de l'impression vive du froid sur la peau étant en sueur. Le système pulmonaire, prédominant alors dans l'économie, répond facilement à l'excitation générale. Les principaux dangers de la jeunesse résultent en général de l'état des organes pulmonaires, de l'abondance du sang qui s'y porte, et peut y produire des congestions annoncées par un sentiment de chaleur et d'oppression dans la cavité thoracique. On a vu quelquefois la circulation être si rapide, et la pléthore si grande, qu'il survenait des apoplexies foudroyantes.

Les dartres et les érysipèles paraissent aussi être plus communs dans la jeunesse que dans tout autre âge, et chez la femme que chez l'homme ; ce qui paraît tenir à la délicatesse de la peau et à l'énergie de la circulation. Les modifications qu'éprouve le système fibreux paraissent influer aussi sur la fréquence des maladies de ce tissu. Rarement, observe *Bichat*, le rhumatisme se déclare avant quinze à seize ans.

A l'époque de la puberté, et pendant toute la période d'accroissement, il y a une pléthore artérielle qui dispose fortement à la fièvre inflammatoire (angioténique), et à toutes les phlegmasies aiguës, membraneuses ou parenchymateuses : aussi est-ce surtout pendant cette phase de la vie que se rencontrent le plus ordinairement les phlegmasies aiguës des divers tissus. *Stahl* remarque que les adolescens qui mènent une vie sédentaire deviennent

quelquefois hypochondriaques, et que ceux qui abusent de certains médicamens, qui sont très-pléthoriques, et mènent une vie molle et oisive, peuvent être attqués d'hémorrhoïdes.

On voit aussi, à l'époque de la puberté, se manifester certaines affections nerveuses, l'épilepsie, la catalepsie, la danse de Saint-Guy ; mais cette dernière affection se rencontre bien plus fréquemment chez la femme que chez l'homme.

Outre les maladies que nous venons d'énumérer, il en est d'autres qui sont propres à chaque sexe. Chez l'homme on observe le satyriasis, et toutes les autres maladies qui peuvent affecter les organes de la reproduction.

Chez la femme, elles sont plus nombreuses ; l'écoulement menstruel est l'origine d'une foule de souffrances, de maux de toute espèce. M. *Royer-Collard*, dans une dissertation sur l'aménorrhée, a formé six séries particulières de maladies qu'elle pouvait occasionner ; ce qui comprend presque tout le corps de la pathologie interne. Il faut, autant qu'il est possible, tâcher de s'assurer si elle ne tient point à un vice de conformation. Quelquefois l'évacuation menstruelle se trouve remplacée par un autre écoulement sanguin. Pendant la jeunesse, c'est vers les parties supérieures, les narines, la poitrine, l'estomac, qu'il cherche à se faire jour ; mais il peut affecter des voies très-nombreuses, et qu'il serait trop long de rapporter, telles que le grand angle de l'œil, les oreilles, les extrémités des pieds, des mains, etc. *Baudelocque* cite l'exemple d'une femme de quarante ans qui n'avait jamais été réglée, mais qui éprouvait tous les mois un dévoiement pendant trois ou quatre jours. Chez les femmes fortes et robustes, l'afflux des humeurs vers l'utérus étant trop grand, la ménorrhagie active peut se déclarer.

La susceptibilité nerveuse, amenée par des habitudes vicieuses, excitée par une éducation mal dirigée, devient souvent une cause fréquente de tous les désordres qu'éprouvent les femmes à l'époque de la puberté ; l'hystérie et la nymphomanie se rencontrent aussi souvent alors.

Lorsque la menstruation a peine à s'établir, les efflorescences cutanées sont très-fréquentes, surtout au visage : on ne peut trop blâmer l'habitude dangereuse qu'ont les jeunes filles de se servir de liqueurs astringentes pour les faire disparaître ; par là elles s'exposent à des maux mille fois plus graves ; dans ce cas, il faut seulement user de boissons antiphlogistiques, et favoriser l'écoulement menstruel.

Il est encore une autre maladie qui se rencontre chez les jeunes filles à l'époque de la puberté, appelée *chlorose* ou *pâles couleurs ;* elle s'observe surtout chez celles qui sont soumises à toutes les causes débilitantes, habitent des lieux bas et humides, ne prennent pas assez d'exercice ; elle paraît tenir le plus souvent au défaut d'action des organes utérins et à la faiblesse des organes digestifs ; elle peut aussi dépendre d'une irritation fixée sur quelque organe, qui, détournant les mouvemens vitaux, les empêche de se porter vers l'utérus. Cette maladie n'est point particulière aux femmes. *Cabanis* a vu des garçons en être attaqués, et cette affection céder aux moyens propres à relever les forces et rétablir le ton des organes digestifs ; elle n'est point non plus toujours liée à la rétention du flux menstruel ; plusieurs auteurs l'ont observée chez des femmes parfaitement réglées.

Après avoir parlé des maladies les plus fréquentes chez les deux sexes pendant l'âge de l'adolescence, il nous reste encore un mot à dire sur leur caractère, leur mode de solution, et sur les moyens les plus généraux de guérison. Vouloir entrer dans le détail du traitement applicable à chaque maladie, ce serait en quelque sorte embrasser la thérapeutique entière, et les longues digressions qu'il me faudrait entreprendre me forceraient de sortir des bornes que je me suis prescrites dans cette dissertation.

Les maladies de l'âge dont nous venons de parler sont en général nerveuses ou inflammatoires ; mais le nombre de ces dernières est bien plus considérable, leur marche ordinairement très-rapide, et elles se jugent par des hémorrhagies plus ou moins

abondantes. Le siége des maladies, l'âge, influent encore sur leur caractère, et font qu'elles présentent quelquefois des phénomènes fort remarquables : dans la jeunesse, dans les affections des organes pulmonaires rarement les malades sont assiégés par ces idées tristes, ces présages funestes que nous présentent dès leur début les maladies des viscères abdominaux, si fréquentes dans l'âge adulte; dans la phthisie pulmonaire, rien de plus ordinaire que de voir les malades, aux portes de la mort, ne vivant en quelque sorte que par l'espérance, former de longs projets, comme s'ils avaient encore une longue carrière à parcourir.

L'âge influe aussi sur le lieu par où ces crises doivent s'opérer; dans la période d'accroissement, c'est par les parties sus-diaphragmatiques; dans la période de décroissement, c'est ordinairement par les parties inférieures. Dans la jeunesse, le plus souvent ces crises ont lieu par des hémorrhagies nasales, par des éruptions cutanées; dans l'âge adulte, par les sueurs, par le flux menstruel chez la femme, et hémorrhoidal chez l'homme. Enfin, dans la vieillesse, la peau étant sèche et comme imperméable, la tendance des humeurs étant très-marquée vers les parties inférieures, le plus ordinairement elles se font par les organes intérieurs, par les déjections alvines et les urines.

Les maladies de l'âge de l'adolescence ayant un caractère inflammatoire, doivent être traitées par les saignées générales et locales, par les boissons antiphlogistiques; le régime est surtout la partie sur laquelle on doit le plus insister; on ne peut trop mettre à profit les sages préceptes du père de la médecine, consignés dans son traité du régime des maladies aiguës. Le médecin observateur des efforts de la nature doit avoir soin surtout de modifier et neutraliser, s'il est possible, l'action des causes susceptibles d'entretenir ou d'aggraver la maladie. S il y a disposition à la phthisie pulmonaire, il faudra la combattre par tous les moyens qui tendent à fortifier toutes les parties; les exercices modérés, celui du cheval, un régime nourrissant, l'usage du lait, l'habitation dans un

air pur, sont recommandés ; s'il y a une trop grande susceptibilité nerveuse, on retirera de très-grands avantages des calmans, des antispasmodiques ; souvent aussi les dérivatifs puissans, tels que les vésicatoires, les cautères, les sétons, produiront de bons effets. Il faut surtout éviter les irritations dirigées sur les organes sexuels, dont l'éréthisme se réfléchirait bientôt sur l'organe affecté.

Les maladies nerveuses seront traitées par les délayans, les rafraîchissans, par les antispasmodiques, les calmans les plus efficaces ; on tâchera, en fortifiant le système musculaire par la promenade, par l'exercice, de faire perdre au système nerveux sa trop grande susceptibilité.

Le traitement de la chlorose, s'il n'y a point quelque organe malade qui détourne les forces, consiste dans les toniques, les amers et les ferrugineux : l'exercice est très-convenable. Après avoir relevé les forces, il faut exciter les organes utérins. Les emménagogues seront toujours employés avec beaucoup de précautions.

C'est surtout aux grandes époques où des révolutions ne s'opèrent en nous qu'en portant toujours plus ou moins de trouble dans l'économie, que l'hygiène, cette partie de la médecine qui a pour objet la connaissance des choses utiles et nuisibles à la santé de l'homme, ne doit jamais être négligée.

Le développement des organes virils, en douant l'organisme d'une énergie puissante, fait naître des passions d'autant plus importantes à surveiller, que, si on leur laisse prendre trop d'empire, elles porteront les plus funestes atteintes à l'organisation, qui est encore incomplète. Combien n'avons-nous pas d'exemples des désordres affreux qui naissent de ces jouissances honteuses et solitaires qui dégradent et avilissent l'homme, qu'une habitude coupable perpétue, et auxquelles on se livre malgré la conscience de tous les maux qu'on se prépare ! Combien de jeunes gens, emportés par leurs passions, passent rapidement de l'âge de la vigueur à une triste vieillesse ! Dès trente ans leurs fonctions languissent, leurs facultés intellectuelles ont perdu leur énergie. « Mais celui au con-

traire, dit *Huffeland*, qui, dans son adolescence, ne prodigue pas, au sein d'une volupté honteuse, les trésors de sa santé, peut se dire avec la fierté d'un héros : « *Je suis homme.* » Que de vigilance ne doit-on pas apporter à éloigner toutes les causes qui pourraient favoriser les dispositions à ces habitudes vicieuses qu'il est si difficile de corriger ! Un régime doux, l'usage des viandes tirées des jeunes animaux, l'usage des herbes potagères, l'abstinence des alimens échauffans, l'exercice du corps, la dissipation de l'esprit, seront les moyens vraiment indiqués pour prévenir l'abus dont nous avons parlé et ses suites funestes.

Il faut éviter tout ce qui peut amollir le corps et échauffer l'imagination. Tout ce qui tient à la gymnastique est pour les jeunes gens de la plus grande utilité ; l'exercice donne aux membres plus de souplesse, au corps plus de force, et procure une diversion, un délassement agréable aux travaux de l'esprit. Il est nécessaire que les exercices du corps et ceux de l'esprit se succèdent dans de justes proportions ; ni les uns ni les autres ne doivent être poussés à l'excès. Parmi les exercices du corps, ceux qui occupent le plus également et le plus uniformément tous les membres sont préférables aux autres ; de ce nombre sont, la chasse, l'équitation, l'escrime, les jeux de balle, de paume ; on doit surtout éviter l'inaction : *ignavia corpus hebetat, labor firmat : illa maturam senectutem, hic longam adolescentiam reddit.* (*Celse*, l. 1.) Dans le choix des études et des travaux intellectuels on recommande également ceux qui exercent à la fois ou successivement toutes les facultés de l'esprit, telles que l'intelligence, l'imagination, la mémoire et le jugement.

Mais autant les grands mouvemens sont utiles aux garçons, autant ils conviennent peu aux jeunes filles, qu'une constitution plus faible et des habitudes d'un autre genre ramènent nécessairement à une vie sédentaire ; mais il ne faut pas qu'elles restent trop enfermées et dans l'inaction : la danse où règne l'aisance et une liberté honnête est de tous les exercices celui qui leur

convient le plus; la promenade et autres exercices peu fatigans sont aussi très-avantageux pour leur constitution.

L'on doit toujours veiller sur les organes de la respiration, afin de s'opposer aux premiers symptômes de la phthisie pulmonaire; il faut surtout ne pas laisser porter aux jeunes filles dont l'accroissement n'est pas achevé des corsets de baleine, qui, souvent trop serrés, empêchent le libre développement de la poitrine, et disposent à l'hémoptysie et à la phthisie; souvent aussi l'estomac se trouve gêné dans ses fonctions: de là les anxiétés, les cardialgies, etc.

Les jeunes filles, aux approches du flux menstruel et pendant toute sa durée, devront bien se garantir de l'impression du froid et de toutes les affections morales vives qui pourraient l'arrêter ou le supprimer.

Le repos est nécessaire, comme moyen réparateur; mais il ne faut pas trop le prolonger, de crainte qu'il ne devienne débilitant. Le temps que l'on consacre au sommeil ne doit pas dépasser sept ou huit heures; que le lit sur lequel on s'y livre soit dur, et qu'on se garde bien d'y rester éveillé. Les veilles trop prolongées et souvent répétées peuvent aussi nuire beaucoup à la santé.

Tels sont les principaux soins par lesquels on peut ménager aux deux sexes le plus précieux des biens, la santé. Les bornes que je me suis prescrites dans cette dissertation sont bien limitées sans doute; mais le temps et des raisons particulières ne m'ont pas permis d'y donner toute l'étendue que j'aurais désiré.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* FOESIO).

I.

Morbi qui verò pueris perseverarint, neque circa pubertatem soluti fuerint, aut feminis circa mensium eruptionem, diù perseverare consueverunt. *Sect.* 3, *aph.* 28.

II.

Adolescentibus autem sanguinis spuitiones, tabes, febres acutæ, comitiales, aliique morbi, præcipuè tamen prædicti. *Sect.* 7, *aph.* 29.

III.

Mulieri sanguinem vomitione rejicienti, menstruis erumpentibus, solutio contingit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

IV.

Mensibus copiosioribus profluentibus morbi contingunt, et non prodeuntibus ab utero, morbi eveniunt. *Ibid.*, *aph.* 57.

V.

Qui spumantem sanguinem sputo rejiciunt, iis ex pulmone educitur. *Ibid.*, *aph.* 13.

VI.

Ad summos morbos summæ ad unguem curationes adhibitæ optimè valent. *Sect.* 1, *aph.* 6.

VII.

In morbis acutis rarò et per initia medicamentis purgantibus utendum, idque diligenti ante adhibitâ circumspectione faciendum. *Ibid.*, *aph.* 26.

VIII.

Lassitudines sponte obortæ morbos prænuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.